

Le Canard

MONTREAL, 11 NOV. 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 375.

A NOS ABONNÉS.

Comme témoignage de reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu recevoir notre journal et comme encouragement à ceux qui désirent et grossir la liste déjà nombreuse de nos abonnés, nous avons résolu d'offrir aux uns et aux autres une prime qui vaut à elle seule le prix de l'abonnement. Ce cadeau sera expédié à qui de droit aux conditions suivantes : Tous les abonnés qui nous enverront le montant qu'ils nous doivent et tous les nouveaux abonnés qui paieront d'avance pour un an, recevront un magnifique chansonnier noté de 100 pages, pourvu qu'ils nous envoient en même temps que l'argent un timbre de trois centimes pour le port de la prime. Qu'on se le dise.

CAUSERIE

Je ne viens pas aujourd'hui, chers lecteurs, vous parler politique ; oh ! non, je vous estime trop pour cela et j'ai une antipathie trop prononcée contre le rouge et le bleu. De plus j'ai pour mission de vous faire rire une fois par semaine et ce n'est pas en vous annonçant que M. F. X. Archambault le nouveau à mon oncle a été élu dans Vaudreuil et que M. Benoit Bastien, le fameux benoit Bastien a été battu dans Laval que je remplirai cette mission. Je réussis peut-être à vous déridier un peu en vous parlant du char officiel de M. David, alias Davis, esquire, mais j'arrive trop tard, le Courrier de Montréal et la Patrie vous ont suffisamment éclairés sur ce sujet. Je dis éclairés, car comme moi probablement nous patauger dans le bourbier de l'erreur. J'avoue humblement pour ma part que j'avais toujours cru que M. Sénécal avait un char officiel, mais il n'en est rien ; ce char appartient à M. David alias Davis, esquire, etc. J'avais toujours pensé que M. M. Sénécal, McGroevy, Ross, etc. compartaient pour quelque chose dans le syndicat, tandis qu'en réalité ils ne sont que les indignes valets de M. David alias Davis, esquire, etc. Jamais je ne me serais imaginé cela si ce bon M. David alias Davis n'avait pris la peine de nous en informer lui-même. En tout cas, je vous dirai, comme le Courrier, vous le savez maintenant, dormez en paix ou plutôt parlons d'autre chose.

Samedi dernier je vous ai raconté une histoire de chasseurs, je veux aujourd'hui vous faire part d'une petite histoire de voleur qui va vous intéresser, je n'en doute pas.

Ceci posé comme préambule, j'aborde mon sujet.

Dans une petite ville dont j'ai oublié le nom, vivait il y a quelques années un bon et digne magistrat, excellent homme, très rangé, mais un peu maniaque. Ce brave juge possédait une montre magnifique ; cette montre était l'objet de soins tout particuliers, et tous les soirs il la mettait sous son oreiller avant de s'endormir. Or, un jour, en entrant au tribunal avec un collègue, et voulant savoir l'heure, il tâta son gousset, mais en vain, la fameuse montre était

absente. "Voilà bien la première fois que cela m'arrive, dit-il à son compagnon. Je l'aurai laissée sous mon oreiller, où je la mets chaque soir." Et il alla revêtir sa toge pour expédier le plus promptement possible une demi-douzaine de voleurs sans importance qui attendaient non loin de là la faveur d'être jugés.

Pendant que notre digne magistrat administrait consciencieusement quelques mois de prison à ces âmes perverses, John Trick ne perdait pas son temps. Mais comme vous ne savez probablement pas ce que c'est que John Trick, laissez-moi vous dire que c'était un digne émule de Cartouche, Mandrin et consort, et le plus adroit des pick-pockets de son temps. Il passait, cherchant aventure dans l'enceinte même où il n'aurait dû entrer qu'entre deux hommes de police. Il flânait les mains dans ses poches, comme un honnête bourgeois qui va se donner la satisfaction de voir condamner quelques gredins, lorsqu'il entendit ce que le juge disait à l'oreille de son ami au sujet de la fameuse montre oubliée. Il ne perd pas de temps et court aussitôt chez le malheureux juge, qui ne se doutant de rien, était justement en train de débiter à un repris de justice de belles phrases sur le respect dû à la propriété d'autrui. John en gargon adroit sait que les femmes de juges sont aussi méfiantes que leurs époux à l'égard des mœurs, qu'il faut se précautionner, et en passant auprès du marché de la ville, il achète une superbe dindon gros et gras à point, un véritable morceau de roi. Muni du précieux volatile, John frappe à la porte du juge : une petite servante toute timide et rougissante vient lui ouvrir et lui demande ce qu'il désire.

—Madame est-elle chez elle ? demande l'adroit filou.

—Oui, monsieur, répond la petite et elle le fait passer dans la cuisine où la maîtresse du logis était en train de faire des confitures. John s'incline comme un homme qui sait à qui il parle et dit à la dame :

—Madame, voici un dindon que M. le Magistrat a acheté et se rendant à l'audience ; il a l'intention de le donner à ses collègues demain et il m'a chargé de vous apporter ce volatile.

—Merci, mon ami, dit simplement la dame en soulevant le dindon, il est de bonne taille, voici de quoi boire, et elle tendit dix centimes à John qui refusa avec un geste digne :

—Ne vous inquiétez de rien, madame, dit-il, M. le juge me réglera lui-même car je dois lui rapporter au tribunal sa montre qu'il a laissée sous son oreiller.

La digne épouse monta à la chambre conjugale, prit la montre à l'endroit indiqué et la remit à John en lui recommandant d'en prendre bien soin.

—Ainsi serai-je répondit le gredin. Et il s'éloigna après avoir profondément salué.

Quelques instants après, le juge rentrait chez lui et immédiatement s'informait de sa montre... Vous voyez d'ici le coup de théâtre. L'infortuné essaya de s'arracher des cheveux sur le sommet du crâne, mais, n'en trouvant point, il se jeta sur sa femme qu'il alla jusqu'à traiter de pécore ! C'était un bien gros mot ; aussi madame se mit-elle à pleurer et elle ne parla de rien moins que de se tirer chez sa mère. Le magistrat, je crois l'avoir dit, était un brave homme et un excellent époux ; il était bien chagrin d'avoir perdu sa montre mais il eut été autrement triste d'avoir perdu sa femme.

Ce fut donc lui qui consola sa moitié toujours sanglotante ; il essuya ses larmes et retira l'épithète "pécore" pour la remplacer par "mon bijou cher." Madame se laissa faire, versa encore quelques larmes pour n'avoir pas l'air de céder tout de suite, puis murmura entre deux soupis :

—Enfin, nous avons toujours un dindon.

—Oui, répondit le mari heureux

de voir sa femme de belle humeur, et je ne m'en dédirai pas ; j'inviterai mes collègues demain pour manger le dindon et je leur raconterai l'aventure."

Le lendemain on apprêta cérémonieusement le dindon et on le mit à la broche, de façon qu'il fut cuit à point pour la sortie de l'audience. Le rôle était ce jour-là un peu plus chargé et notre juge avait sa douzaine bien complète de coquins à expédier. A six heures juste, le digne magistrat sonna à la porte de son domicile accompagné de ses collègues. Il était rayonnant, et tous avaient un fort grand appétit. Aussitôt que madame aperçut son mari escorté de ses convives, elle ouvrit de grands yeux démesurés et fit de grands bras en s'écriant :

—Eh bien ! vous avez donc encore changé d'avis ?

—Mais je n'ai jamais changé d'avis, répondit le juge avec dignité.

—Et cet homme que vous m'avez envoyé ?

—Un homme ?

—Il y a dix minutes ; il venait de votre part m'apprendre que le voleur était arrêté.

—Quel voleur ?

—Le voleur de votre montre.

L'homme m'a dit qu'on était en train de le juger et qu'il manquait une pièce de conviction.

—Quelle pièce ?

—Le dindon !... Je le lui ai donné pour qu'il le portât au tribunal.

Le pauvre juge faillit s'évanouir ; il fallut lui faire prendre de l'eau de fleur d'orange. On devine que c'était encore un tour de ce scélérat de John qui s'était habilement grimpé et était venu reprendre son dindon tout cuit.

—Un de nos amis flânait l'autre jour sur la rue St. Denis, et, en passant devant la porte d'un médecin qui n'est pas précisément en faveur de la vaccination, il aperçut deux ouvriers qui causaient, et voici ce qu'il a pu saisir de la conversation :

Le premier.—Fais-tu vacciner tes enfants, toi ?

Le second.—Moi ? jamais de la vie.

Le premier.—Et pourquoi cela ?

Le second.—C'est trop dangereux. Tiens, je connais un enfant que son père a fait vacciner la semaine dernière : eh bien ! il est mort deux jours après.

Le premier.—Comment ! deux jours après ?

Le second.—Oui, mon cher ; deux jours après, il est monté sur un arbre et s'est tué raide... Fais donc vacciner tes enfants après des choses comme ça !

"L'adresse et la patience obtiennent souvent ce que la force n'a pu obtenir." L'adresse et la patience avec laquelle les recherches ont été faites pour arriver à la grande découverte du Kidney Wort donnent une fois de plus raison au proverbe cité plus haut. On admet partout les bons résultats que ce remède a toujours obtenus. Une maladie ne vient jamais sans raison. Demandez-en la cause à tout bon médecin et il vous répondra que c'est toujours quelque chose qui vient nuire au fonctionnement des organes principaux. Le Kidney Wort permet de surmonter tous ces obstacles et contribue à entretenir la santé en parfait état. Essayez en de suite une boîte ou une bouteille.

En police correctionnelle : Un affreux voyou comparait pour la dixième fois sous l'inculpation de vagabondage.

Le président, d'une voix sévère :

—Comment passez-vous vos nuits ?

—Assez bien, merci : le sommeil est bon, sauf un cauchemar par-ci par-là.

Quelle est la ville dont vous pouvez retourner le nom ? —Noyon,

L'homme insatiable.

Un sous-officier de hussards cite le fait suivant :

"Nous avons, dit-il, au régiment un homme phénoménal qui aurait, je n'en doute pas un instant, un succès considérable aux Folies-Bergères sous ce titre : L'homme insatiable.

Ce gargon, possède un de ces appétits monstrueux que rien ne peut satisfaire. Il mangerait et boirait des journées entières, sans repos jusqu'à ce que la mâchoire fatiguée refuse de maroher et alors continuerait-il à boire et on le désirait.

Cinq ou six pains de munition un baquet de soupe ne l'effraient pas. On lui a vu dévorer un mouton tout entier, et si on lui fait l'offre d'un veau on voit ses yeux briller de convoitises et de désir.

Un jour un adjudant l'emmena avec lui dans le premier restaurant de Bar-le-Duc.

—Combien dit-il au maître de la maison me prenez-vous pour rassasier ce gargon-là ?

—2 fr. 50. Mon lieutenant, c'est le prix du déjeuner.

—Je vous en donne dix, mais rassasiez-le ?

—Le restaurateur part, se frottant les mains de l'aubaine. Et il fait servir une douzaine d'œufs durs arrangés avec des anchois et des fines herbes.

Mon gaillard avala le tout. Aux œufs durs succède une énorme omelette.

À l'omelette, des cotelettes.

Aux cotelettes un poulet, du gigot.

Le soldat mangeait toujours.

Le patron ne riait plus. Il voulait pourtant avoir le dernier mot ; il fit apporter une magnifique dinde.

La dinde y passa toute entière, et notre homme avait toujours faim.

Depuis ce jour, vous offririez cinquante francs à M. B... pour rassasier un chasseur à cheval que M. B... refuserait.

Rassasier un chasseur ! Impossible, vous répond-il.

Entendu sur un train :
Quelle est cette station ? demandait une dame à un bon cultivateur qui se trouvait à côté d'elle. Notre habitant se leva, regarda par la fenêtre et apercevant quelque chose d'étrange sur la clôture qui répond : J'ai pas ben sur, madame, mais j'pense ben que c'est "Rough on Rats."

LE PUTOIS ET LA COLOMBE.
FABLE ORIENTALE.

Il était un putois désireux d'être gendre, Qui, sentant le besoin de parfumer ses jours Fut vers une colombe et lui dit d'un air tendre Qu'il éprouvait le plus vif des amours. Pour ses attraits et pour ses charmes, La pauvre colombe agréa sa foi Mais eut bientôt à répandre des larmes Lorsqu'elle s'aperçut que son gendre putois Au lieu d'emporter du derrière Comme c'est le cas ordinaire Ainsi que pourraient l'attester Tous ceux qui l'ont pu constater, D'un appareil nasal aux mailloires gluantes Rendait des odeurs si puantes Qu'elle dit maintenant peut-être sans mentir, Qu'elle veut bien l'aimer mais ne peut le sentir, Et qu'il est peu d'amours en notre triste monde Pour résister à tant d'odeur nauséabonde.

MORALE.
Aux douceurs de l'hymen vous qui vous destinez Songez que vos futurs pourraient puer du nez.
D. GOUVERNEUR.
Laprairie, 10 Novembre, 1882.

MOUCHES ET PUNAISES.

Les mouches, coquerelles, fourmis, bêtes punaises, rats, souris, suisses, taupes, écureuils sont chassés par la médecine "Rough on Rats." 15ots.

PAS D'HÉSITATION. — L'évêque Gilmour, de Cleveland, Ohio, s'est servi du grand remède allemand, l'Huile St Jacob, et le recommande hautement. Voici ce qu'il écrit à ce sujet : C'est un véritable plaisir pour moi de constater que l'Huile St Jacob m'a fait le plus grand bien, et je n'hésite pas à le recommander à tout le monde comme un remède infail-

chait et demanda à parler.

—Guerriers rouges, cria-t-il, vous allez voir comment un brave sait mourir. Mais auparavant vous ne refuserez pas un dernier service au visage pâle. Il à dix-sept squaws dans la ville du grand Lac Salé, il demande à leur envoyer un dernier mot d'adieu, et il compte trouver parmi ses ennemis rouges un brave guerrier pour porter la lettre.

Un Indien n'avangé :

—OEil-de-Feu dit-il (c'est ainsi que les Indiens avaient surnommé Farandoul) OEil-de-feu à raison, le Bison-Rouge ira à la ville du Lac Salé —Merci, le Bison Rouge est un grand chef!

Le dessin de Farandoul, on le devine, n'était pas tant de prévenir ses femmes que de faire connaître à Mandibul et à ses marins la trahison de Brigham Young. Il n'avait pas l'intention d'en dire davantage, connaissant assez ces hommes pour savoir qu'il serait bien vengé !

Cependant les Indiens se consultaient. L'un d'eux, un chef, revint à Farandoul et lui demanda comment et avec quoi il comptait écrire.

Là était la difficulté ; il ne fallait pas songer à trouver une seule feuille de papier à lettre dans toute la tribu; Farandoul eut une inspiration.

—Le corps du Bison Rouge, dit-il, est orné de belles et nombreuses peintures ; si mon frère le veut, j'inscrirai mes adieux sur sa peau, de sorte qu'il n'aura aucune crainte de perdre ma lettre.

—Bison-Rouge accepte ! répondit l'Indien après un instant de réflexion. Et des pots de peinture rouge et bleue ayant été apportés, les mains de Farandoul furent délicées pour qu'il pût écrire ses dernières confidences sur la peau de Bison-Rouge.

Farandoul adresse sa lettre à Mandibul. Il écrit longuement et fut forcé de continuer sa lettre au verso de Bison-Rouge. Les Indiens s'étaient attroupés et suivaient avec une attention de plus en plus vive les arabesques et les fioritures dont Farandoul ornait sa mis-ive pour dérouter les soupçons de Brigham Young et imiter les peintures des Indiens. Il se découvrait ainsi un talent de calligraphe et d'aquarelliste des plus distingués, juste au moment où ce talent allait lui devenir inutile.

La poitrine et le dos de Bison-Rouge devinrent bientôt semblables à une page enluminée de manuscrit arabe ou persan ; les lettres ornées, les fioritures produisirent un tel effet sur l'assistance, que plusieurs Indiens demandèrent aussi à porter quelque chose.

L'enthousiasme devenait du délire. Tous les hommes de la tribu voulaient être chargés chacun au moins d'un post-scriptum. Bison-Rouge, complètement illustré, était l'objet de l'admiration de toutes les femmes et revenait à chaque instant donner de fortes poignées de mains à notre héros.

Celui-ci commençait à penser qu'il pourrait peut-être profiter de ces bonnes dispositions et sauver son scalp. Aussi redoubla-t-il de verve ; l'art ornemental ne lui suffisant plus, il se fit peintre de portraits ; sur le dos du Sachem de la tribu, il peignit le portrait en pied de Mandibul. Les acclamations redoublèrent et toutes les omoplates s'offrirent.

Farandoul brandit ses pinces et bientôt dix-sept Indiens portèrent, les uns dans le dos, les autres sur la poitrine, les portraits des dix-sept épouses éplorées de l'évêque mormon. La figure de Brigham Young suivit ; puis s'ouvrit la série des paysages, les plus fantastiques dessins, les plus séduisantes couleurs firent flamboyer les Indiens.

(A continuer.)

MALADIE DES ROGNONS.

Douleur, irritation, retention, incontinence, dépôts, gravelle, etc., guéris par le "Buchupaiba," \$1. chez les Droguistes.